

temps, de sorte que les deux têtes se rencontrèrent à la même hauteur.

Le bourgeois prononça deux ou trois paroles à voix extrêmement basse.

Le souneur, qu'on nous permette d'employer ce mot, se redressa comme s'il n'eût pas entendu, et l'homme au pourpoint bleu s'éloigna.

—Au revoir, maître Jacques, bonne nuit, m'ître Thomas ! dit Babin en serrant les mains de ses deux amis, qui, ainsi que lui, se trouvaient alors au milieu de la rue.

—Vous ne rentrez pas avec nous ? demanda l'un d'eux.

—Non, j'entre chez mon compère Marteau l'orfèvre, dont vous voyez la loge, j'ai à lui parler.

—Alors, bonne nuit.

—Bonne nuit.

Les deux bourgeois, celui au pourpoint brun et celui au pourpoint bleu, se prirent bras dessus et bras dessous et s'engagèrent dans la foire, se dirigeant vers l'une des extrémités aboutissant à l'une des portes de sortie.

Babin entra, ainsi qu'il venait de le dire, dans la loge de l'orfèvre située une boutique plus haut que celle du rôtisseur et devant laquelle s'étaient si fort émerveillés Mathias le Canus et Jacqueline la Longue.

L'archer Giraud était toujours sur le seuil de la porte. Il put donc, s'il n'était pas trop absorbé dans ses pensées, voir Babin pénétrer dans la huche de son compère Marteau.

Neuf heures et demie sonnaient en ce moment.

Moins de cinq minutes après, une petite troupe composée d'une douzaine d'archers apparut à l'extrémité de la rue.

Au même instant surgit de l'une des travées donnant sur la place une seconde troupe à peu près aussi forte que l'autre, et qui boucha l'entrée de la rue dont la loge du rôtisseur formait la première boutique.

Cette manœuvre provoqua immédiatement la curiosité des passants et celle des gens occupés dans les loges.

La foule s'amassa donc avec cette rapidité qui est le caractère particulier du peuple parisien.

—La maréchaussée ! la maréchaussée ! cria-t-on de toutes parts.

—Laissez faire la justice du roi ! dit le sergent commandant l'escouade en faisant barrer la rue dans toute sa largeur par les gardes qui faisaient résonner sur le sol les crosses épaisses de leurs arquebuses.

—Qu'y a-t-il ? Est-ce un voleur ? Que nous veut-on ? demandait-on de tous les côtés à la fois.

Mais les plus inquiets étaient évidemment ceux qui se trouvaient chez le rôtisseur, dont la loge paraissait être cernée.

Quelques uns voulurent en sortir. Le sergent les en empêcha rudement.

—Qu'est-ce donc, fit le rôtisseur avec cette émotion particulière à tout marchand qui se voit menacé dans la vente de ses marchandises.

—M. le lieutenant civil va vous l'apprendre ! répondit le sergent.

—M. le lieutenant civil ! répéta le bourgeois en suivant de l'œil la direction indiquée par le soldat.

En tête de la seconde troupe s'avancait effectivement le magistrat.

Rougegorge marchait à ses côtés tenu fortement par le bras par un archer de stature colossale.

Le lieutenant civil fit arrêter sa troupe et barrer la rue à cinquante pas environ de l'endroit où stationnait la première.

Une douzaine de loges, parmi lesquelles était celle de l'orfèvre où était entré Babin, se trouvaient compris dans cet espace gardé à vue.

Le lieutenant civil s'avança en compagnie de l'espion et de l'archer qui surveillait attentivement celui-ci.

Comme le magistrat passait devant la loge de l'orfèvre, un jeune gentilhomme en sortait en riant aux éclats.

—Tiens ! c'est vous, monsieur de Villiers ! s'écria le gentilhomme avec le ton évaporé et les allures déhanchées que nous avons décrits dans les précédents chapitres.

Que diable venez-vous faire à la foire ?

—Mon devoir, monsieur le comte de Bernac, répondit le lieutenant civil en s'inclinant profondément.

Effectivement, l'homme qui venait de s'élaner si allègrement dans la rue était bien le jeune et élégant seigneur que nous connaissons.

Même costume, même visage, même voix, mêmes allures : une méprise n'était pas possible.

—Ah ! ah ! fit le comte avec insouciance, vous allez arrêter quelque drôle, je le vois. Allons, bonne chance !

Ah ! dites-moi, ajouta-t-il en s'arrêtant après avoir fait quelques pas, où diable est en ce moment M. d'Aumont ?

—Monseigneur le prévôt est dans la maison de Jonas, monsieur le comte, répondit le magistrat.

—Tiens ! est-ce qu'il a eu la fantaisie de jouer à la blanque ?

—Je ne le crois pas, monsieur le comte.

—Alors, je vais l'y trouver. Au revoir, mon cher lieutenant.

—Votre humble serviteur, monsieur le comte.

Et le lieutenant civil élevant la voix :

—Laissez passer M. le comte de Bernac ! cria-t-il à ses archers.

Ceux-ci ouvrirent respectueusement leurs rangs, et le jeune seigneur, passant au milieu d'eux, continua sa route dans l'intérieur du champ de foire.

Le lieutenant civil, Rougegorge et l'archer continuèrent de leur côté à s'avancer vers la loge du rôtisseur, dont ils atteignirent rapidement la porte.

L'archer Giraud s'effaça pour livrer passage en saluant militairement le magistrat.

Rougegorge, qui avait d'un regard vif et pénétrant parcouru la salle, fit un geste de désespoir.

—Il n'y est plus ! dit-il. Nous avons trop tardé ! Si monseigneur m'avait écouté, il serait à cette heure entre nos mains !

—Dis donc plutôt, maître drôle, que tu as voulu te moquer de la justice et voler une récompense promise ; mais tu payeras cher ta conduite, s'écria le magistrat avec colère.

Archers ! gardez bien ce misérable !

—Je jure que je n'ai pas menti ! hurla l'espion que l'archer avait saisi de sa main herculéenne. Je jure que je n'ai pas menti ! Il était là il n'y a pas une demi-heure ! J'en atteste tous ceux qui sont ici !

Il y était vêtu de gris des pieds à la tête avec des broderies noires et une aigrette noire ! Il soupait à cette table avec trois autres personnes !

—C'est vrai ! c'est vrai ! dirent quelques-uns des assistants. Il y avait tout à l'heure, à cette table, un homme vêtu comme il le dit.

—Vous voyez, monseigneur ! s'écria l'espion. Il portait sa grande barbe noire et ses cheveux longs !